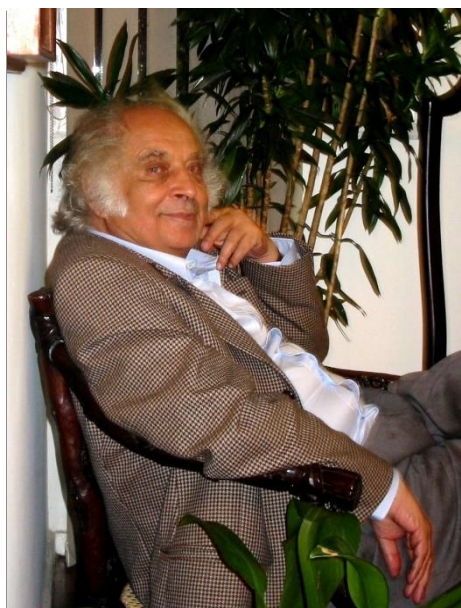


Serge Moscovici

Conversa com a Professora Margot Madeira

Serge Moscovici é Diretor do Laboratoire Européen de Psychologie Sociale (LEPS) da *Maison des Sciences de l'Homme (MSH)* e Diretor de estudos da École des Hautes Études em Sciences Sociales (EHESS) de Paris, França. Mais conhecido no Brasil como criador da teoria das Representações Sociais, Moscovici tem também



outras contribuições relevantes à consideração das complexas relações entre individual e social, como suas pesquisas sobre a influência social das minorias, as escolhas sociais, o surgimento, as resistências e as implicações do consenso social. Autor de inúmeros livros e artigos traduzidos em diversos idiomas, Serge Moscovici foi responsável pela formação de várias gerações de pesquisadores, dentre os quais muitos brasileiros que, não só na Psicologia, como em outros campos do conhecimento, procuram se aproximar, refletir e aprofundar o estudo de questões ligadas aos processos e mecanismos de construção e atribuição de sentidos aos objetos e suas implicações na definição de identidades. Grande pesquisador, Moscovici é, para os que dele se

aproximam, um estímulo à liberdade de criação, alguém que não teme romper amarras, pondo em questão verdades que se pretendem únicas e estabelecidas, para procurar além dos mitos ou neles próprios, os sentidos que estão a se construir.

Margot Campos Madeira é professora do Programa de Pós-Graduação em Educação da Universidade Estácio de Sá, estando vinculada à linha de pesquisa Representações e Identidades nas Práticas Educativas. Doutora em Psicologia Social da Educação pela Université Paris X – École des Hautes Études en Sciences Sociales, seguiu os seminários de M. Serge Moscovici em 1977, 1978 e em 1988-1989 por ocasião de seu pós-doutorado. Desde 1980, desenvolve pesquisas aplicando a teoria das representações sociais ao estudo de questões concernentes à educação, ao aprender e aos processos de transmissão e apropriação de conhecimentos em diferentes espaços sociais e simbólicos.

Margot Madeira: Comme vous avez ressenti l'évolution des études de représentations sociales au Brésil, dans leurs contacts avec chercheurs brésiliens de champs différent de la connaissance ?

Serge Moscovici: Il faut d'abord dire que les relations avec le Brésil et dans le groupe des représentations sociales sont très anciens, il y a peut-être 30 ans que nous avons eu les premiers étudiants avec qui nous avons travaillé. Mais si je prends du point de vue intellectuel ils sont encore plus anciens parce que il y a ici quand même quelqu'un comme Bastide qui a tout de même un peu baigné dans cette atmosphère intellectuelle. Il a écrit des choses intéressantes sur la sociologie, la psychologie etc. Choses que je trouve très intéressantes et puis il y a eu Lévy Strauss qui a pris directement de ce courant. Ce n'est pas totalement non familier, la culture brésilienne, je dirais, ce type de pensée liée à la représentation sociale. C'est quelque chose dont on peut dire qu'elle entre dans une tradition mais comme on dit, on est dans la tradition, sans être conscient que l'on est dans la tradition. Il y a cet aspect là. Si je pense à la fois aux chercheurs que je connais depuis un certain temps et aux chercheurs que j'ai rencontré dans les conférences internationales, je dirais qu'il y a une sorte de noyau qui s'intéresse davantage à des aspects de recherche théoriques, avec des préoccupations de faire avancer la théorie, d'analyser un certain nombre de concepts. Ce qui est passionnant aussi c'est le développement, mais cela a toujours été dans la théorie des représentations sociales. Tout le monde l'a toujours reconnu. Nous sommes toujours partis des problèmes "*in statu nascendi*". C'est à dire nous sommes toujours partis dans les différentes recherches, avant ou maintenant, de ça. Alors je dirais qu'il y a, au Brésil, un champ de recherche qui est très important, qui est très intéressant. D'abord qui est celui de l'éducation. Je dois vous dire que les rapports entre l'éducation et les représentations sociales sont très anciens. Il y a deux domaines auxquels on s'était attaché au départ: c'était le domaine de la santé, si vous vous souvenez le travail que Claudine (*Herzlich*) a fait au moment où personne ne s'intéressait au problème de la santé. Dans ce sens là, il y a des recherches qui sont à mon avis très excitantes. Dans la recherche, il y a toujours un côté subjectif et ça c'est une chose qui m'a frappé moi même et cela a frappé d'autres gens à Mexico déjà. Les gens ont de l'enthousiasme. Vous savez, il y a des gens qui font de la recherche comme on tricote... et alors là on dit, vraiment ces brésiliens ils y mettent le paquet. C'est très intéressant. Alors là je suis un peu général. Ce qui m'a frappé c'est la préoccupation avec le marxisme, aussi forte ici, je ne sais pas d'ailleurs pourquoi. Enfin, je ne sais pas pourquoi je suis frappé et pourquoi c'est important... Je pense que c'est un phénomène assez nouveau.

La deuxième chose qui m'a frappé, disons le détour de ce que l'on appelle l'analyse du discours. Par le détour de cette analyse du discours, ce que moi j'appellerais le retour de thèmes Léwiniens. Le "*Riketnung*". Ça c'est un terme de la psychologie sociale, enfin de la "*Group dynamics*" léwinienne. Je dirais Lewin plus, Rogers c'est de la non directivité. Le retour donc à ça, et on pourrait dire que par le propos de groupe, ce que les gens reconnaissent, on en revient au problème de groupe,

“*Group discussion*”, etc. Ça je l’ai un peu vu mais cela m’a frappé ici. Il y a aussi une certaine praticité de la psychologie sociale puisque ces thèmes léwiniens sont aussi liés à ses intérêts de recherche pour résoudre les conflits sociaux. Le centre de “*Group dynamics*”, dans le temps avec Festinger, Shaker et tous ces gens là qui ont travaillé dans ce sens. Je pense qu’il serait intéressant de creuser davantage ce problème, disons la présence de la clinique dans la vie sociale. Je me souviens qu’en Europe il y a un groupe qui a fait cela, qui s’appelait “*La Tavistok Clinic*” à Londres. Donc, j’ai l’impression qu’il y a un peu de ça, mais peut être je peux me tromper...

Margot Madeira: Je pense que, peut-être, il y a des questions théoriques sous-jacents: quand on parle du langage, quels sont les référents théoriques? Qu'est-ce que c'est la pratique? Quels sont les rapport entre le langage et la pratique? Ceux-ci sont quelques questions qui nous défient quand on étudie les représentations sociales d'un objet quelconque pour un groupe de sujets... Approcher, discuter ces questions dans sa complexité est une exigence! Le débat est condition pour que la théorie ne cristallise pas /

Serge Moscovici: Le problème de langage... Alors là vous soulevez une question théorique. Le discours est ce qu’appelait Martinet, un genre de communication. Mais ce n’est pas toute la communication. Se préoccuper de langage cela veut dire à cette réunion il y a plusieurs problèmes que pose ce langage. D’abord on dit je m’occupe du “*meaning*”, de la signification, mais la signification n’est pas quelque chose d’indépendant de la communication, ça c’est à la fois le point de vue de philosophes anglais comme Greese et c’est le point de vue de Baktin, du même... C’est une chose la communication qu’ils appellent naturelle, le sens que je pourrais donner à cette table, indépendamment de la communication et c’est l’autre c’est trouver le sens que prend cette table dans la communication. Donc, il faut à ce moment là plutôt s’intéresser au langage du point de vue de la pragmatique. C’est un problème théorique, si vous voulez à ce moment là, par exemple, on tombe sur le problème des représentations puisque, quand même, ce sont les représentations qui accentuent tel ou tel aspect du langage que vous prenez. Si c’est l’aspect syntaxique, l’aspect sémantique ou pragmatique lui même, l’aspect de la communication. A ce moment là je ne vois pas comment on peut faire pour que les gens disent on ne fait que le langage indépendant de la représentation... Quand même, dans la théorie du discours il y a cette idée.

La deuxième chose c’est que les gens qui défendent la théorie du discours disent que le discours c’est la chose la plus sociale... Dans la discussion il faut quand même être un peu scientifique. Il y a des démonstrations de jurés, de droit, et des démonstrations de faits. Quand on me dit que le langage est plus social on me donne des exemples de fait, c’est ce que j’ai lu. On ne m’a jamais donné un argument

théorique que le langage est plus social. C'est comme si vous me disiez l'eau de l'océan est plus de l'eau que celui d'une rivière... Enfin, vous voyez? en quoi le langage est-il plus social que la pensée ou que mon comportement etc? On se trouve devant un problème théorique. Est-ce que l'on peut faire du discours quelque chose de complètement autonome? et qui en même temps serait une sorte de quintessence du social? A ce moment là je perds mes pédales! je ne comprends pas pourquoi on parle de l'idéologie! Parceque l'idéologie n'est pas quelque chose de linguistique. Il ne faut pas oublier que l'idéologie porte d'abord sur le mental, sur la connaissance. Je n'ai jamais vu d'auteur important de l'idéologie qui ne parlait pas d'abord de quelque chose qui concerne la connaissance vraie, la connaissance fausse, la connaissance légitime etc. Qu'on puisse dire ces deux choses là, cela me paraît contradictoire.

Ensuite il y a le problème de la pratique. Les phénomènes ne sont pas transparents. Il y a toujours, de quelque chose à quelque chose, une différence de qualité. Donc la pratique, même si elle est sociale, elle n'est pas transparente. Il y a des conditions pratiques à la pratique. Dans le temps, il y avait cette histoire de l'unité de la pratique et de la théorie de la pratique. Mais ça, cela n'a jamais été dit vraiment... mais passer de la théorie et la mettre en pratique, cela demande des qualités différentes et cela demande des circonstances différentes. Donc la pratique sociale a des conditions propres qui ne sont pas langagières, le monde de la pratique, quand on arrive au domaine politique n'est pas simplement le monde du pouvoir, c'est aussi le monde de la violence et dans toute vie sociale cette violence est quelque chose là. L'ordre social n'est pas quelque chose de facile à réaliser, ni le lien social. Ce sont des choses très complexes, des facteurs historico-concrets qui font que quelque chose devient pratique. C'est rare, de tous les essais que nous faisons nous trouvons de temps en temps une pratique qui marche, mais donc, me semble t-il, les rapports qu'il faut reconnaître à la pratique sociale est une certaine autonomie par rapport à tout. C'est-à-dire, par rapport au langage, par rapport à la pensée. Tout cela peut contribuer, mais on ne peut pas dire qu'il y a une voie royale vers la pratique. Je crois qu'il y a une pratique qui est à la fois essentielle, puisque l'on parle du pouvoir et de la violence, et dont on parle le moins possible, de toute façon c'est la pratique politique... de toute façon on sait bien combien cette pratique est particulière, combien elle est conditionnée par des facteurs historiques, par les épaisseurs de la culture, de certains groupes qui agissent et d'autres qui n'agissent pas etc... On ne peut pas revenir à une sorte d'Illuminisme en pensant que l'on va apporter aux gens les lumières et que l'action va être faite, mais je ne parle pas sur mon domaine politique. Dans tout domaine, la pratique est quelque chose d'autonome qu'il faut apprendre à saisir. Il y a des pratiques langagières, des pratiques intellectuelles, toutes sortes de pratiques sociales, mais ces pratiques sociales là, qui sont inscrites

dans une sorte de matrice historique, ont leurs propres exigences. On peut aussi se poser cette question qui est de savoir/ On a eu l'impression que si l'on combattait l'école de pensée d'à côté on allait changer le monde. L'université ce n'est pas le monde, c'est une partie du monde... Les combats intellectuels sont importants, mais ce n'est pas le monde. On confond souvent le démasquage de l'adversaire intellectuel avec la critique de la société. Ce sont des choses complètement différentes et je le dis d'autant plus que je pense que de tous ces psychosociologues, je suis l'un des animaux les plus politiques, au sens d'avoir fait de la politique. Je pense qu'il faut bien voir ça, le démasquer, moi je suis plus radical, toi tu es moins radical, ça cela ne substitue pas au monde dans son ensemble, parceque là il y a d'autres groupes, d'autres traditions et que la politique, le fait historique, si l'on peut dire, présuppose toujours qu'on rassemble des choses extrêmement différentes par des moyens extrêmement différents... Pour prendre un exemple après tout, Martin Luther King n'a pas mobilisé les noirs aux U.S.A par un discours théorique. Sa rhétorique, son contenu était quasi religieux. Alors, on revient à un autre problème qu'on rencontre à la fois sur le plan théorique qui est lié aux représentations sociales et qui est toujours aussi un problème pratique, c'est un problème de croyance. Les représentations sont les contenus des croyances lorsqu'elles sont dans la vie sociale et la croyance philosophiquement et sociologiquement est une dimension importante, différente qui charge le langage, qui charge la pensée et qui elle, est assez liée à des pratiques. On ne mobilise pas les gens s'ils n'y croient pas. Ce n'est pas simplement qu'il faut avoir de bonnes représentations ou du bon langage !... Donc, il y a toujours quelque chose quand on passe de l'apathie à l'état de participation ou de passion etc. La pratique sociale est d'abord ça, on peut dire un phénomène de mobilisation. C'est-à-dire, le fait de pouvoir passer, transformer ces états d'apathie qui sont assez courants... Quelles que soient les raisons, je ne dis pas que c'est bon que les gens soient en état d'apathie ou qu'ils ont décidé eux-mêmes. Mais les choses étant ce qu'elles sont, ce n'est pas parceque l'on va dénoncer, on mobilise les gens, c'est un autre processus. Au contraire la critique des autres n'a de sens que si elle est mobilisée, si elle a prise sur les gens.

Margot Madeira: Dans ce contexte complexe, comment placer le chercheur?

Serge Moscovici: C'est un élément d'anticipation. Le chercheur que peut-il faire dans la pratique? En premier être praticien lui même mais il y a des gens qui sont praticiens qui ont écrit des choses superbes. Il faut mieux être très bon praticien que mauvais chercheur. Parcequ'il faut avoir une bonne intuition. Il y a un deuxième aspect du chercheur, par exemple, mais à ce moment là il intervient soit parceque lui même, par exemple moi j'ai connu le départ du mouvement écologique. J'étais là dedans... j'ai participé à des élections, mais je leur ai dit: "*Nous sommes une minorité, donc voilà ce que moi je sais des minorités.*" ... Si vous voulez, la pratique

s'est répendue parceque les gens ont pris conscience d'un problème: qu'ils sont une minorité et qu'il faut qu'on agisse différemment quand on est une minorité. Et ça a une importance pratique, mais ce n'est pas une pratique particulière. Peut être que si le mouvement écologiste avait été différent, ils auraient fait des choses plus systématiques mais ce n'était pas ce genre de mouvement.

La troisième chose, me semble t-il, c'est d'inventer des choses qui peuvent devenir des pratiques. Mais il y a une attitude intellectuelle différente quand on fait de la pratique que lorsque l'on fait de la recherche. Je dirais que les exigences méthodologiques/ Quand on fait de la pratique on essaie tout, on ne cherche pas à faire de la preuve parceque dans la pratique c'est la réussite ou l'échec, ce n'est pas un problème de vérité, ce n'est pas une preuve que l'on cherche. Dans la pratique on peut faire feu de tout bois, c'est-à-dire on peut prendre telle méthode, telle autre méthode, on l'adapte etc. Mais il est certain que pour mobiliser un groupe il faut une approche subtile, la connaissance réciproque, la construction d'un langage commun; il n'y a pas de mouvement social si les gens ne se sont pas formé une représentation anticipatrice de ce qu'ils vont faire. C'est même le premier travail, travail pas systématique mais plus que sauvage, si j'ose dire des gens c'est de se constituer une forme de vie, une forme de pensée, de représentation commune, sinon il n'y a pas de participation. Il n'y a pas non plus de mobilisation possible. On mobilise difficilement les gens sur des buts ou trop lointains ou trop proches. C'est curieux, trop proche ça leur est trop familier, lointain la plupart ne le voient pas. Comme le disait Hertzl, le révolutionnaire russe, entre l'immédiat et le lointain, le lointain est-il encore un but? Donc pour que les gens comprennent ce but, il faut que les gens aient une représentation commune même pour tout.

Il y a quelque chose qui est important pour un chercheur, qu'il soit praticien ou pas, c'est un radar. C'est d'avoir une sorte de sensibilité aux phénomènes sociaux, les saisir avant qu'ils prennent forme. En même temps un radar pour sentir si c'est bien d'aller dans cette direction là. Qu'est-ce qui vous donne le radar? En partie c'est l'enthousiasme, car il vous rend sensible à des choses imperceptibles, à des liens auxquels la plupart des gens ne s'intéressent pas. L'enthousiaste, s'il concentre tout ce qu'il voit autour de un ou deux thèmes, il voit des liens et l'important c'est de voir des liens. On dit: "Tiens! cela signifie!" Et on s'en occupe. C'est pour ça que quand on dit de quelqu'un, qu'il travaille sur un domaine, cet enthousiasme là va faire que les gens vont faire ce que l'on peut appeler de façon banale des découvertes. On va découvrir, non seulement pour les autres, mais pour soi-même. Quand est-ce que l'on sait finalement quand on a eu une bonne idée? Quand vous avez fait une découverte vous même, vous avez changé! Quelque chose vous est arrivé... C'est un événement... Pour moi, c'est cette vitalité, c'est cette intérêt qui rend la vie plus intéressante et plus colorée.

Margot Madeira: La recherche est un défi... Et la réflexion théorique sur le thème des représentations sociales, quand présuppose la pluralité de cultures, met en cause les déplacements d'ordres différents par lesquels une certaine rationalité et la logique dans laquelle elle est basée deviennent les uniques possibilités de pensée, dit-on rationnel, entre guillemets.

Serge Moscovici: On touche à ça principalement... C'est vraiment la spécificité de l'idée des représentations sociales au début... L'idée de la représentation sociale dès le départ c'était de montrer que tous les hommes sont rationnels. Il y a une rationalité sociale et vous pouvez voir que la première chose que l'on a faite c'est de montrer que dans la pensée religieuse, donc dans la croyance religieuse, il y a un contenu qui sont les représentations et que ces représentations sont rationnelles. L'exemple que l'on peut donner: cela paraît irrationnel que quelqu'un salue le drapeau ou chante l'hymne national du point de vue empirique, mais si vous pensez que l'hymne national et le drapeau représentent la société, cela paraît alors, par rapport à cette réalité sociale, quelque chose de valide. L'exemple est trivial. Ensuite il y a eu la tentative de montrer que la pensée des primitifs était rationnelle. Il ne faut pas oublier que Piaget et Malinowski aussi pour l'enfant, il y a eu pour le langage... En partie, je suis rentré dans la représentation sociale parce que je voulais montrer que le sens commun lui, a une rationalité qui lui est propre. C'est vraiment la spécificité de la théorie, de l'idée fondamentale des représentations sociales. Pour revenir au point de départ, tous les hommes sont rationnels. Ce que les représentations peuvent avoir des différences mais elles sont rationnelles. La théorie de la philosophie de l'esprit soutient cela aussi. C'est une attitude anticartésienne car Descartes soutient, vous savez, ce sont les deux choses dans la pensée occidentale: c'est l'individu qui est rationalité et c'est la culture, le social qui est irrationnel. C'est une biologie kantienne qui dit ça, biologie au sens marxiste de d'origine, je pense. Et l'idée des représentations sociales est un renversement de cette idée cartésienne, ce qui revient à dire, quand vous prenez la philosophie de Descartes, fonder la société sur la culture c'était fonder quelque chose qui serait rationnel sur quelque chose qui est irrationnel. Mais, dès l'instant où vous considérez que les représentations sociales ont une rationalité, à ce moment là, le langage est rationnel, tous les problèmes de langue, de paroles et aussi le système de croyances qui rentre dans certaines représentations de sens commun... C'est-à-dire que fonder la société sur la culture ce n'est pas la fonder sur quelque chose de nécessairement irrationnel. Je résume mais c'est ça la théorie des représentations sociales.

Margot Madeira: Et alors? Nous chercheurs, nous sommes formés dans une tradition plutôt cartésienne...

Serge Moscovici: Je sais. Malgré tout, cette rationalité que l'on veut établir est rationalité individualiste, c'est la rationalité calculatrice qui est à l'antagonisme de la

pensée, de la raison, de la culture. Si l'idée des représentations sociales est handicapée, est-elle l'est dans ce sens là, c'est-à-dire la culture est une construction qui a une rationalité qui lui est propre. C'est normal. L'autre rationalité, on pourrait dire la même chose de la réflexivité. La rationalité est intérieurement individuelle, elle présuppose que la société est fondée sur des rapports entre des individus et je crois que c'est vrai aussi de la construction sociale. Mais nous savons que pour que deux individus commencent à pouvoir raisonner ensemble, il y a déjà d'autres choses qui sont là. Des choses qui sont à la fois de l'histoire et de la culture. Quand nous parlons maintenant, en dehors du sens, nous avons des mots, tous ceux que nous utilisons, il y a des synonymes, des homonymes, il y a tout cela que nous n'avons pas apporté, et bien cette chose là, elle est importante, pour que notre lien, en tant que deux individus, en tant que groupe, ait une certaine durabilité, une certaine stabilité. On ne peut pas faire comme si on commençait de zéro! C'est là l'autre problème! C'est que s'il y a une sorte d'épaisseur de la vie sociale, de la pensée, de la croyance, du langage... c'est justement parcequ'il n'y a pas de zéro! Tout ce qui est présent ici, entre nous deux, n'est pas vraiment présent dans ce que nous disons. Et une représentation sociale cela présuppose ça, c'est-à-dire la présence de cette épaisseur historique, culturelle et donc c'est cela l'idée de la représentation. Une génération, des rapports interindividuels eux-mêmes ne suffisent pas, ni pour comprendre, ni pour se comprendre d'ailleurs. Alors, ou vous jetez de la génétique là dedans, tout cela nous est venu par la génétique ou est-ce qu'on est, quand même, obligé de reconnaître qu'il y a quelque chose d'ordre historico-culturel qui entre là dedans. Si je rentre dans un groupe, il existe bien avant moi, il n'existait pas qu'au moment où je suis arrivé. Quand vous allez voir quelqu'un pour l'interviewer sur le Sida ou les maladies mentales, vous n'êtes pas la première personne à soulever cette question. Vous entrez déjà dans une sorte d'épaisseur et c'est cette épaisseur qui fait en sorte que l'on tient ensemble.

Margot Madeira: Le chercheur et son entrée dans le groupe/

Serge Moscovici: La continuité de cette relation. Est-ce que vous voyez ces gens une fois ou plus longtemps? Il faut avoir aussi une certaine clareté sur la manière dont on veut utiliser le matériel. Il y a une chose, moi je l'ai fait sur une communauté. J'ai réuni 5 ou 6 personnes, pendant un an, sur les conséquences psychologiques, psycho-sociales des changements industriels: chômage etc. Si vous allez rester un an, il faut prendre contact avec tous les gens qui sont là, qui ont des intérêts de toutes sortes pour que votre enquête marche. Si votre enquête ne marche pas due à la population, elle se demande pour qui vous le faites. Il faut toujours se rappeler ça. Lorsque l'on rencontre quelqu'un, personne ne croit que vous êtes désintéressé. Il faut prendre un certain temps à clarifier les relations.

Maintenant, en ce qui concerne les autres types de matériels, est-ce que c'est le seul type de matériel que vous utilisez, par exemple? Dans une communauté, vous utilisez des matériels très différents, des entretiens, l'histoire du groupe, l'observation, documents etc. Quand vous faites une interview... Je pense qu'une interview ne suffit jamais pour faire une étude de représentations sociales. Il faut prendre plusieurs types de matériels. De toute façon, dans une analyse de matériel il y a deux choses qui sont intéressantes: c'est le problème théorique que vous pouvez poser et votre propre inventivité. C'est ce qu'on appelle l'interprétation, que moi j'appelle votre propre inventivité par rapport au matériel. Il y a des gens qui sont très littéraires dans la lecture d'un entretien non directif. Je ne conteste pas. Mais je pense que si les psychanalystes ne l'inventaient pas, la psychanalyse ne serait pas très intéressante. La clinique est en général, je ne dis pas une invention de rien, mais une sorte de mise en perspective, ce qui rend la vie déjà intéressante. Au fond, je dirais que la méthode est une sorte de dramatisation de la vie de la personne ou de l'individu. Les gens veulent dramatiser leur vie. L'intervention dans un groupe, comme dans une interview est un événement dans la vie de quelqu'un. Cet aspect invention, dramatisation est donc important. Je regrette que l'on ait toujours tendance, un peu, à applatir la vie sociale. A ne pas voir qu'elle a beaucoup de facettes et que la vie sociale est donc une sorte de drame que les gens jouent pour qu'elle soit intéressante, pour qu'elle soit stimulante, sinon il la vit à mort, et nous entrons dans cette dramatisation. Et je pense que c'est important et que si cette dramatisation réussit et si l'on touche quelqu'un, cela fait un événement, cela donne beaucoup de matériel!

Margot Madeira: Vous insistez sur l'importance de la créativité dans la définition des stratégies d'une recherche, sur la question de la fidélité à l'objet et aux sujets. Ce dernier aspect devient possible seulement si il y a un vraie rapport entre le chercheur et les sujets... Mais je pense, que au-dessus de tout, vous insistez sur l'importance de que le chercheur se laisse interroger, que il se laisse touché par cela que il recherche...

Serge Moscovici: La réalité c'est que l'on observe toujours beaucoup plus que l'on ne peut démontrer. La question est de savoir s'il faut simplement parler de ce qu'on peut démontrer, ou s'il faut ajouter ce que l'on a observé? Ce que l'on observe est intéressant parceque cela peut vous donner des entrés si vous vous intéressez à des problèmes pratiques, ça peut vous donner des idées si vous vous intéressez à la chose théorique. Je suis convaincu que fondamentalement, pour parler des chercheurs, le chercheur n'est pas quelqu'un qui synthétise des lectures. Moi je suis quelqu'un qui n'a jamais beaucoup lu. Au fond, fondamentalement la différence entre la science et la philosophie, c'est que la science est un art, on oublie ça. C'est un art au sens où il faut trouver les idées, une expérience, une pratique. Après tout

les inventions et les idées doivent être très folles comme disait Borges, si elles ne sont pas assez folles, ce ne sont pas de bonnes idées. Il y a des gens, moi je le vois dans le domaine pédagogique, qui en clinique sont des artistes. C'est un aspect très important dans la recherche, bien sûr il faut lire, mais la recherche comme la pratique, c'est toujours apporter quelque chose de nouveau; on a l'impression que ce n'est pas une grande chose, on a l'impression. Par exemple, maintenant on travaille sur la nourriture ; on a vu deux, trois personnes ; à chaque personne on apprend une chose nouvelle! C'est grand ou petit, cela n'a pas d'importance! C'est cela qui tient la vie de l'esprit en mouvement. Il faut donner à César ce qui est à César, c'est-à-dire, si on veut faire des articles dans certaines revues on va admettre faire ceci, faire cela, etc, etc, etc... Mais ça tout le monde l'a toujours fait!... Et puis, il faut se dire qu'il faut rendre à la connaissance ce qu'elle est, c'est-à-dire, quelque chose de vivant! Et puis, petit à petit toutes les choses ne sont pas démontrables au moment où la vie!... Si je prends, malgré tout j'ai eu quelques idées dans ma vie! Cela prend un certain temps. Maintenant si l'on prend, derrière Marx, il y a des gens qui traitent toutes les idées quelque soit leur stade et voudraient appliquer la même méthodologie. Les gens de ma génération ont toujours été contre. Si vous prenez une idée neuve, qui n'est pas très structurée et si vous lui appliquez une méthodologie très forte... (rires)... moi, j'ai toujours pensé, mais, pour avoir l'autorité, et Festinger l'a écrit, *il ne faut pas tuer les idées!* Vous ne pouvez pas appliquer le même critère méthodologique à une idée aux différents stades de son développement. Et c'est un peu cela qui me gêne quelque fois! On dit: "*ça c'est la méthode etc*". Mais, une méthode est fonction à la fois de progrès stratégiques mais aussi de l'état de développement de l'idée, et de la propre idée. Parfois donc les gens, parce qu'ils sont pressés d'avoir une méthodologie, coupent leur propre idée. Il faut tenir compte que la méthodologie n'est pas quelque chose que l'on peut appliquer uniformément.

Je pense parfois, que l'on a tendance à oublier cet aspect. Est-ce que derrière tout ça il y a un mythe? Au fond, on ne veut pas chercher la connaissance, on veut faire de la science et ça, ça joue très fortement. Faire de la science cela veut dire quelque chose qui soit acceptable par une sorte de science mythologiquement existante... alors que les sciences ont/ Il faut apprendre l'histoire et se poser la question qui est importante de savoir comment telle forme de pensée peut s'enraciner dans une autre culture, dans une autre société...